L'étrangeté de Shakespeare et l'esprit du lecteur. Une opinion sur l'influence

Mariana BOCA
mariana_boca_ro@yahoo.com
Université « Ştefan cel Mare » de Suceava (Roumanie)

Abstract: We propose a hypothesis on the influence that literature has on the mind of the reader. The case of Shakespeare's texts and the relationships they create during the performance demonstrate that the power of books always lies in the mind of the reader.
Keywords: *strangeness, Shakespeare, influence, reader, mind, knowledge, truth, reality.*

Beaucoup de critiques parlent de *l'étrangeté de Shakespeare*. L'esprit du lecteur a besoin de courage pour pénétrer dans les eaux sombres de ce monde d'oppression – *le monde de Shakespeare*, rempli de meurtres, d'assassinats, de suicides, de folies et de haine. Je pense que *l'étrangeté de Shakespeare*, dans l'esprit du jeune lecteur, vient précisément du fait que l'auteur s'efforce de lui prouver que ses fictions sont si proches de la réalité, de sorte qu'ils prétendent qu'il admette qu'ils se confondaient avec la réalité elle-même ou, du moins, qu'ils jouaient mieux leurs rôles que la réalité en soi. Shakespeare, le grand charmeur, le magicien, s'adresse à l'esprit du lecteur pour lui offrir la connaissance de la vérité. Mais quelle vérité ? La vérité de Shakespeare, bien sûr. Comme jeune lecteur et après, comme professeur et critique littérature, la grandeur de son art m'a éveillé, alors que l'horreur de *son monde* grandissait en moi. En connaissant son territoire, celui qui s'identifiait impérativement avec *le monde réel*, je l'ai rejeté avec tristesse. Les manifestations du bien y ont facilement emprunté le chemin du mal. Je m'efforçais de prendre du recul, de peur d'être contaminée par sa férocité tentante, soucieuse de perdre mon sens ineffable des mondes meilleurs. Mais quand on lit des livres, peut-on y rester indifférent ? Qu'ont-elles laissé en moi, toutes ces consciences fictives à travers lesquelles Shakespeare parle à son lecteur ? Les voix de ses héros, incroyablement vivantes et différentes – parce que rien ne semble se répéter chez Shakespeare, elles ont leur place dans ma mémoire profonde, même si elles y sont restées silencieuses pendant longtemps. Je pourrais les faire répéter encore à tout moment, mais chaque fois, je les

BDD-A29337 © 2019 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:54:04 UTC)

entendrai différemment et je comprendrai leurs messages et leurs émotions de manière quelque peu différente. Lorsque nous approchons de la conscience d'un auteur et de toutes les voix qu'il englobe dans un livre, son influence sur notre esprit s'exprime dans la façon dont nous décidons à un moment donné d'y répondre.

L'influence, tout comme le savoir qu'elle porte, est une danse à deux. Les deux donnent et les deux reçoivent. Mais un seul conduit la danse. S'il s'agit de l'influence et du savoir des livres écrits par un homme réel, dans l'esprit d'un autre homme réel - le lecteur des livres - alors cette danse devrait être conduite sans doute par le lecteur. Et si le lecteur voit obstinément les choses en arrière, il ne refuse même pas la responsabilité et la grande liberté de choisir les chemins qu'il a pour lire les livres. En même temps, il est également vrai que tout livre possède un potentiel d'influence, y laissé par son auteur et qu'il devient concret au moment de la lecture. Lire des livres, lire une histoire tout à fait simple, représente l'exposition de la conscience de celui qui lit vers cette influence et vers le savoir auquel elle tend à orienter l'esprit. C'est pourquoi choisir de lire un livre équivaut à provoquer un lien entre les consciences réelles et les consciences textuelles qui ne peut être laissé de côté. Rencontrer un livre ne se termine pas par un effet nul, même lorsque nous le rejetons ou nous ne le comprenons pas. Il y a au moins une ré-confirmation ou une réorganisation de nos interrogations dans de tels cas.

Shakespeare ne nous apprend pas comment pleurer ou rire, comment détester ou aimer. Bien sûr, nous pouvons décider de nous laisser confisqués ou d'abandonner les nombreux rôles et façons d'aimer et de haïr que Shakespeare a inventés en observant la vie. Ou nous pouvons en décider autrement. Indépendamment du choix, l'influence de Shakespeare sur nous commence toujours par nous et par la communication particulière que notre esprit manifeste envers Shakespeare. Pour moi, Shakespeare englobe exactement la magie que *je* veux y trouver et que *je* veux y investir. Shakespeare, comme n'importe quel autre grand écrivain, n'est pas un manipulateur cynique, un vulgaire hypnotiseur de la conscience du lecteur, mais il peut s'agir d'une *corne d'abondance*, même lorsque nous sommes en désaccord tranchant avec ses visions, car toute la connaissance à laquelle il nous expose, à travers toutes sortes d'histoires extraordinaires, déclenche en nous la proximité du centre de notre propre être, par l'effet de la suppression de ce que nous rejetons et de la proximité de ce qui nous identifie. Les livres inspirés nous donnent ainsi une connaissance de soi généreuse, dans une ligne interne de déni et de reconnaissance morale, capable de conduire l'esprit du lecteur à sa propre identité.

Dans une perspective comparative, Dostoïevski nous conduit dans une dimension plus étrange encore du monde, où les gens traversent une sorte d'empire du mal, vivant leur vie simultanément comme un miracle et comme une punition directrice. Là, grâce à la souffrance, ils avaient la révélation de la bonté et du sacrifice. Dostoïevski veut nous apprendre qu'il était possible de connaître le bien uniquement si « l'homme méchant » parvenait à dépasser l'expérience du mal sans se laisser anéanti par l'enfer terrestre. Il nous envoie dans une anxiété très différente, face à l'anxiété brutale de Shakespeare. Dostoïevski montre l'interdépendance de la liberté morale et de l'espoir. Dostoïevski parle sur la dualité des mondes existants : sur la fascination du mal vécu par le même homme qui met volontairement le bien en retard, sur la matérialité confuse des choses vues et sur l'immatérialité révélatrice des choses invisibles, etc. Pour lui, chaque réalité reste antinomique, entre l'identité et son contraire.

À travers toutes ces histoires, l'esprit du lecteur apprend qu'il existe des correspondances troublantes entre les êtres imaginés et les êtres réels, et que des vies fictives pouvaient facilement être placées dans la projection du monde réel ou inversement : les vies

BDD-A29337 © 2019 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:54:04 UTC)

vraies étaient évoquées par les mondes imaginés. L'esprit du lecteur découvre qu'entre l'histoire et la vie réelle, c'est-à-dire entre la fiction et la réalité, il y avait des passages, des portes d'accès, mais aussi des murs, des blocages, des territoires communs, des espaces qui se chevauchaient, qui rendaient vitales leur cohabitation pacifique dans le même esprit, car celui-là sans l'autre ne pouvait pas exister, à l'humble recherche de la vérité.

Les histoires peuvent influencer le lecteur, mais la mesure de l'influence est compatible avec la disponibilité de l'esprit d'être influencé. Chaque esprit réagit différemment à l'influence et chaque sensibilité la reçoit ou la rejette de manière personnelle. L'influence existe aussi longtemps que notre propre esprit l'a créée, par la réactivité. Il n'y a pas d'influence ininterrompue sur le défi de notre esprit. Ce ne sont pas Shakespeare ou Dostoïevski ceux qui nous disent quoi faire, comment être. Shakespeare et Dostoïevski ne sont pas responsables du contenu fort de la connexion entre l'esprit du lecteur et le monde *de Shakespeare ou de Dostoïevski*, mais c'est justement lui-même – le lecteur.

Donc, le pouvoir des livres lus réside dans l'esprit du lecteur. Et la plus grande influence que n'importe quelle histoire puisse avoir sur nous est celle qui est révélée dans le domaine de la compréhension du bien et du mal, afin d'en allumer et d'en maintenir la lumière intérieure de la personne. Toute histoire bien racontée peut nous guider, à travers les réponses que nous lui apportons, aux dernières frontières du territoire du bien et du mal dans notre esprit caché, qui est très difficilement accessible autrement pour nous-mêmes.

L'influence de la littérature sur les lecteurs est perçue par de brillants commentateurs comme étant trans-individuelle et sans limites nettes, comme si l'esprit du lecteur était *ré*créé par des êtres de fiction, pendant la lecture de l'histoire. Par exemple, Harold Bloom est convaincu que la littérature de Shakespeare a créé l'homme occidental actuel, car il lui aurait donné la pensée et le langage qu'il utilise jusqu'à présent. Il aurait *ré*-enseigné tous les rôles sociaux : comment être heureux et malheureux, comment se révolter, comment vivre et comment mourir : « Quand nous naissons, nous pleurons car nous nous réveillions sur cette grande scène des fous. Lear est l'écho de la sagesse de Salomon, mais l'autorité scripturale du verdict est celle de Shakespeare et non de la Bible. Nous sommes les clowns du temps et nous nous dirigeons vers une terre inconnue, plus que nous sommes les enfants de Dieu qui retournent au paradis. Le problème n'est pas la foi, mais notre nature humaine, intensifiée par Shakespeare jusqu'à ce qu'elle devienne sa réinvention. Comment pouvons-nous faire de Shakespeare une histoire puisque nous sommes ses enfants, puisque nous dessinons nos origines et nos horizons dans ses mots, dans son étonnant vocabulaire de 22 000 mots distincts ? »[1]

L'ironie de l'ancrage de Harold Bloom est délicate car, parlant justement de *l'Angoisse de l'influence*, Bloom est habité, jusqu'à être obsédé, par le monde de Shakespeare et tombe dans un amour idolâtre. Cela bouleverse la logique vivante et naturelle de l'influence réelle que la littérature peut exercer sur l'esprit. Son idolâtrie fait de Shakespeare le créateur de l'esprit de son propre lecteur. Pas par amour pour Shakespeare, mais par amour égoïste pour sa propre intelligence, Bloom rejette la nature divine de l'homme et surtout la capacité humaine à digérer toute sorte d'influence, à surmonter les pressions et les conditionnements accumulés dans le processus d'influence, pour atteindre son contenu identitaire unique. L'idolâtrie de Shakespeare permet à Harold Bloom d'affirmer avec véhémence son intelligence discursive, ses évocations analytiques et une sorte d'appel prophétique, autrement réprimé. Il n'est pas le seul. Il appartient à toute une tradition moderne, dont même Shakespeare serait le plus déçu. Bloom épuise l'être humain et la

[1] Harold Bloom parle dans plusieurs livres de l'influence de Shakespeare. J'ai retenu la position synthétique exprimée dans *La Préface. L'Angoisse de l'influence* (seconde édition, 1997, pp.25-26, n.t.).

BDD-A29337 © 2019 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:54:04 UTC)

littérature. Il restreint tout à Shakespeare. L'esprit des lecteurs et le monde de la fiction aussi. À partir d'Harold Bloom, l'univers interdépendant lecteur-livre devient un tout petit endroit, peuplé uniquement de présences et de fantômes ressemblants à ceux de Shakespeare. La vision hyperbolique de Bloom peut être très poétique, mais elle n'est absolument pas convaincante. La véhémence irrationnelle de Bloom blesse avant tout notre amour pour Shakespeare.

Et transformer la littérature en religion n'est qu'une sorte de folie… shakespearienne, qui les trahit toutes les deux. La beauté de la littérature transparaît dans sa propre finitude, dans sa (auto) limitation à une histoire significative, à un fragment mémorable, à une séquence troublante du mouvement perpétuel et de la diversité de la vie humaine et de la nature humaine individuelle. Les grands écrivains seraient les premiers à nier le pouvoir de la littérature de *réinventer* la nature humaine. Homère, Dante, Shakespeare ou Cervantes s'efforcent de comprendre l'homme par l'amour contemplatif, pas pour en faire une créature à part. Je pense que c'est pourquoi leurs évocations continuent d'influencer. C'est seulement le problème du lecteur s'il charge la vérité de Shakespeare d'une autorité ultime et non d'une énergie interrogative.

Les livres lus nous enseignent inévitablement le bien et le mal, conformément à la créativité du lecteur lors de son expérience personnelle de participation à la vie du texte. Même lorsque le lecteur revendique une vision purement esthétique, dans son esprit irrationnel continue de vivre le processus d'une connaissance intrinsèque de ce qui est bien et mauvais pour les consciences évoquées dans le texte. Mais si nous traversons (tout simplement) d'une manière brutale le monde du texte à travers un tamis éthique, pour choisir la tare du blé - le bien, le mal, alors nous tuons la vie immatérielle de ce monde et surtout son fruit: l'énergie du savoir calme qui attend dans ses mots le bon ramasseur. Il faut plus que la sécheresse du jugement éthique pour atteindre le cœur du texte, en découvrant l'imagination éthique produite par les consciences et les voix du texte, la façon dont ils vivent leur choix moral. Il est nécessaire de surmonter et d'intégrer l'idée de bien et de mal dans une brève communion des participants à l'odyssée de la lecture (lecteur et auteur, lecteur et consciences du texte), afin que l'esprit du lecteur puisse être révélé au sens vivant, l'énergie mise dans la fibre des mots.

Au chapitre 2 du *Livre de la Genèse*, on lit: « ...au milieu du jardin se trouvaient l'arbre de vie et l'arbre de la connaissance du bien et du mal. [...] Dieu donna à l'homme cet ordre : « Tu peux manger de tous les arbres du jardin, mais tu ne mangeras pas de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, car du jour où tu en mangeras, tu mourras certainement ! » » (*Bible*, 2008 : 13) Par conséquent, ni le bien ni le mal n'est le sens ultime qui devrait être recherché, mais la vie. Le choix adamique nous oblige à parcourir le bien et le mal, mais si nous nous arrêtons dans l'extérieur formel de la loi morale, nous la trahissons en l'annulant. Il est important de connaître le contenu même qui génère la vie. Si nous voyons une faible alternative au monde réel dans les mondes fictifs, alors nous chercherons le reflet du *« sens et de l'essence des choses »* dans la lecture des livres pour qu'ils se transforment en vie et nous en donnent pour la seconde fois, plus vibrante et plus expressive encore[2].

Un dernier argument sur le pouvoir des livres qui se trouve dans l'esprit du lecteur vient avec force de l'énorme bibliothèque de la *littérature sur la littérature*, rassemblée au

[2] Rafail Noica dit ainsi : « Il y a un « pourquoi », une question que l'homme doit poser. Il faut comprendre le sens et l'essence des choses. Il ne s'agit pas simplement de garder « Faites ceci, ne vous demandez pas pourquoi, c'est juste ! » Dieu n'a pas dit à Adam : « Ne mange pas de cet arbre, c'est mauvais ! » Il a expliqué à Adam : « Ne mange pas de cet arbre, que le jour où tu manges, tu mourras .» (Noica, 2002 : 26, n.t.)

BDD-A29337 © 2019 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:54:04 UTC)

cours des cent dernières années. La critique littéraire, l'histoire et la théorie littéraire produite par le structuralisme et le poststructuralisme ont réussi à déshumaniser la littérature en oubliant sciemment, en ignorant systématiquement ou en niant frontalement la conscience d'une personne existante dans le texte littéraire. La lecture et l'interprétation de la littérature en tant que discours indépendant de la présence dans le texte de la personne qui le crée et de celui qui le lit, ont conduit à repenser simultanément la littérature et la métalittérature au XXe siècle. Le résultat de cette vision de la littérature est le suivant: un objet examine un autre objet. Il y avait bien sûr d'autres écoles critiques, allant de la critique thématique à la critique de la réception, mais elles étaient également touchées et orientées par le discours dominateur du structuralisme, qui survit fièrement par le biais de ses conséquences jusqu'à présent dans la métalittérature universitaire, dans les manuels et les cours universitaires, car elle a généré une mentalité dans l'analyse de la littérature et des arts, transmise avec succès à l'éducation.

La mentalité structuraliste repose sur la dépersonnalisation du discours, sur l'accent mis sur la forme, la subordination de l'idée, de l'émotion et du récit face à la dynamique des formes discursives, l'isolement du langage dans ses propres apparences et la radicalisation de l'identification du texte avec un langage autonome des signes. La matérialisation de la lecture se produit lors de la matérialisation de l'acte critique, en dépouillant la parole de la conscience personnelle qui la *naît* (l'auteur) et de celui qui la *renaît* (le lecteur).

Par exemple, pour Gérard Genette, l'un des parents et des prophètes de cette mentalité herméneutique, « les caractéristiques de la voix narrative sont essentiellement réduites à des différences de temps, de « personne » et de niveau .» (Genette, 1979/1994 : 116) Genette et ses partisans habitent la lecture critique de la littérature avec *des instances narratives*, avec divers *actes de fiction*, des oppositions telles *qu'homodiégétique* et *hétérodiégétique*, etc. La conceptualisation formelle de ce genre dégrade l'idée de personne jusqu'à la placer entre des guillemets et de ne lui donner que son sens strictement morphologique, de discours à la première personne ou à la troisième personne : « La distinction de « personne », c'est-à-dire l'opposition entre le récit hétérodiégétique et homodiégétique sépare à la fois l'histoire factuelle (Histoire/Mémoires) et l'histoire fictive... » (Genette, 1979/1994 : 116)

Nous n'avons évoqué Genette que pour montrer une fraction de la manifestation de ce type de pensée. Genette demande : « *Qui parle ?* » dans un texte. Mais dans ses réponses, *l'auteur*, le *narrateur*, le *personnage* sont, principalement ou exclusivement, des actes de langage et non pas les voix d'une conscience morale, d'une intelligence émotionnelle, d'une identité psychosociale.

Cependant, Genette avait et a toujours une autorité sans précédent dans la formulation du discours éducatif et académique. Il l'a normé par l'influence jusqu'à l'ossification. Ainsi, une sorte de langue de bois a été imposée à la critique littéraire et de manuels, n'étant en réalité pas dépassé aujourd'hui par l'attitude générée à l'égard de la littérature et du texte. La conceptualisation dogmatique selon laquelle le structuralisme et le poststructuralisme ont construit leur autorité est devenue une histoire, mais la doctrine du dogme mort est encore très vivante dans l'esprit des contemporains. Le lecteur et l'interprète de la littérature ont appris de ces écoles de pensée à falsifier de manière profonde, mais très crédible, la rencontre avec le texte littéraire. Le noyau de cet enseignement falsifiant est la fermeture du texte littéraire dans son propre langage, l'aliénation de la conscience qui lit par rapport à la conscience qui parle dans le texte, jusqu'à la méconnaissance et la négation de cette dernière.

En bref, l'héritage des (post)structuralistes nous poursuit dans la critique littéraire et se traduit par la peur de la conscience, l'embarras tabou de l'idée de *personne*, de *personnel*, de

BDD-A29337 © 2019 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:54:04 UTC)

personnalisation, d'aliénation massive face au débat moral. J'ai voulu montrer à quel point le pouvoir de l'esprit du lecteur structuraliste était influent dans la modélisation idéologique de la lecture et de l'interprétation de la littérature. L'expérience du discours et de l'idéologie (post)structuraliste a marqué plusieurs générations. La sortie du balancement (post)structuraliste doit être utilisée dans la communication par les réflexes discursifs des (post)structuralistes.

En conclusion, la voie d'Harold Bloom ou la voie des (post)structuralistes montre le grand pouvoir de l'esprit du lecteur sur les livres qu'il lit.

Bibliographie

*** (2008), *Biblia sau Sfânta Scriptură*, Bucureşti, Editura Institului Biblic şi de Misiune Ortodoxă.

BLOOM, Harold, (2008), *Anxietatea influenței. O teorie a poeziei*, traducere din limba engleză şi note de Rareş Moldovan, Piteşti, Paralela 45.

GENETTE, Gérard, (1994), *Introducere în arhitext. Ficțiune și dicțiune*, Bucureşti, Univers (*Introduction à l'architexte,* Paris, Éditions du Seuil, 1979 ; *Fiction et diction*, Paris, Éditions du Seuil).

NOICA, Rafail, (2002), *Cultura duhului*, Alba Iulia, Editura Reîntregirea.

BDD-A29337 © 2019 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:54:04 UTC)